

simple pour obtenir jamais les faveurs de la dernière. Il parla à Ferdinand d'institutions et de libertés politiques : les courtisans s'alarmèrent de ce langage trop sincère, et, pour l'éloigner de la capitale, ils firent courir le bruit en Navarre que sa division allait cesser d'être considérée comme troupe de ligne, mais qu'elle serait traitée comme corps franc. De là force désertions : Mina fut renvoyé dans sa province pour sévir contre les transfuges ; il n'eut pas besoin de recourir aux mesures rigoureuses pour les réduire au devoir ; sa présence suffit pour calmer les esprits, une simple proclamation ramena sous les drapeaux 2 500 déserteurs. Sûr de l'attachement de ses compagnons d'armes, et indigné du joug que le parjure Ferdinand faisait peser sur l'Espagne, Mina conçut le projet hardi de s'emparer de Pampelune, afin d'y rétablir la constitution des Cortès si perfidement abolie. La tentative eut lieu dans la nuit du 25 au 26 septembre : elle échoua ; et le 4 octobre, Mina, réduit au rôle de fugitif et de proscrit, se réfugia en France, où il fut reçu avec une distinction marquée par tous les officiers qui l'avaient combattu.

Il était à peine arrivé à Paris qu'il fut arrêté sur la demande du comte de Casa-Florès, ambassadeur d'Espagne ; mais il fut élargi presque aussitôt, et, cinq jours plus tard, il eut la satisfaction de voir renvoyer par Louis XVIII l'ambassadeur qui l'avait dénoncé. Le noble exilé fixa sa résidence à Bar-sur-Aube, où il vécut avec quelques uns de ses compagnons d'infortune d'une modique pension que lui faisait le gouvernement français. Pendant les Cent Jours, Napoléon voulut l'attacher à son service, et lui refusa le passeport qu'il avait demandé pour quitter la France ; mais inflexible dans sa résolution et dans son inimitié, Mina ne consentit jamais à transiger avec l'homme qui avait été l'ennemi de son pays ; il s'échappa clandestinement de Bar-sur-Aube, et quoique serré de près par les gendarmes, il réussit à gagner la frontière et se retira à Bâle. Il passa de là à Gand, et sans avoir toutefois combattu à Waterloo, il revint à Paris avec l'émigration de la seconde restauration. Arrêté en 1816 par M. de Cazes avec le comte de Toreno et quelques autres proscrits espagnols qu'on accusait de conspirer contre les Bourbons, il ne fut relâché qu'après deux longs mois de captivité ; mais depuis cette épreuve les persécutions cessèrent, et il vécut paisiblement à Paris jusqu'en 1820.

La fin à une prochaine livraison.

LE PREMIER VAISSEAU DE LIGNE CONSTRUIT EN FRANCE.

La France n'eut guère de marine militaire avant Louis XIV ; Richelieu tourna bien ses vues de ce côté, à propos du siège de La Rochelle que les protestants défendirent contre lui ; mais d'autres préoccupations l'empêchèrent de donner une grande attention à notre puissance maritime. Sous Louis XIII, en effet, les vaisseaux de guerre ressemblaient encore plus aux galères du moyen âge qu'aux grands navires que nous admirons maintenant dans nos ports militaires.

Le premier vaisseau de ligne vraiment digne de ce nom qui ait été construit en France, le fut, selon le contre-amiral Thévenard, près de la Roche-Bernard en Bretagne. Ce fut sur la rive gauche de la Vilaine, dans un endroit où l'on trouvait encore, il y a quelques années, des vestiges de chantiers, qu'un constructeur de Dieppe, nommé Morin, entreprit ce gigantesque travail. Il l'exécuta au marché, et s'en tira à la satisfaction du roi.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'en 1657 un simple ouvrier exécutait un vaisseau de ligne, cette œuvre merveilleuse à la construction de laquelle tant de professions, de sciences et de talents concourent aujourd'hui.

Les dimensions qu'il donna à son navire sont, à peu de chose près, celles d'un vaisseau de 74 construit de nos jours. Sa quille avait 120 pieds, son grand mât 116 pieds. Il portait 76 canons de bronze, et fut nommé *la Couronne*. On employa pour ses voiles 56 000 pieds de toile ; son gros câble pesait 14 000 livres, et sa grande ancre 4,855 livres. Tout cela était énorme pour l'époque. L'état-major nommé par le roi ne se composait que de trois officiers : un capitaine qui recevait 500 francs par mois, un lieutenant payé 100 francs, et un enseigne au prix de 50 francs. Le capitaine engageait lui-même ses marins, et choisissait parmi eux les officiers inférieurs. Il avait aussi à sa charge le paiement et la nourriture de l'équipage, moyennant une somme convenue que lui payait le gouvernement. L'équipage de *la Couronne* montait à 650 hommes ; tous les matelots qui en firent partie durent justifier d'un certificat de long cours.

Ce premier vaisseau de ligne coûta 50 000 francs, monnaie d'alors. Il n'est pas sans intérêt de vérifier le prix des différents objets qui servirent à son armement ; on voit par cet examen combien ces prix ont changé depuis. La poudre à canon se payait 14 sous la livre, le biscuit 5 liards, le lard 2 sous 6 deniers, le beurre 5 sous, les pois 1 sou seulement.

Il est bon de remarquer que le plus grand vaisseau que l'on eût vu en France avant *la Couronne* avait été également construit en Bretagne, au bas de la rivière de Morlaix. Ce navire, qui fut nommé *la Cordelière*, sortit du chantier en 1515, et se rendit redoutable dans l'Océan.

Le célèbre Primauguet montait *la Cordelière*, dix ans plus tard, dans un combat contre les Anglais, lorsqu'elle prit feu subitement. Voulant au moins que sa perte entraînant celle de son ennemi, le capitaine breton accrocha le vaisseau *la Régente* ; l'incendie se communiqua, et les deux navires s'abîmèrent ensemble dans les flots.

Du méchant, comme du mauvais chien, le silence est plus redoutable que la voix.

Veillez, car la paresse de l'âme touche à la mort.

Sachez bien que toute feinte se découvre.

Soyez persuadé que vos seuls trésors sont ceux que vous portez dans votre cœur.

Nés de Dieu, attachons-nous à lui, comme la plante à sa racine, pour ne point nous dessécher.

DÉMOPHILE, philosophe pythagoricien.

HOTEL-DE-VILLE DE LA FERTÉ-BERNARD.

La Ferté-Bernard est une jolie ville située dans un vallon fertile et pittoresque, arrosé par l'Huisne ou Huigne, qui serpente tout autour, et qui en fait à la fois une île charmante et une place fortifiée. On la trouve désignée, dans les anciennes chartes, sous le nom de *Firmitas-Bernardi* ; ce nom de la Ferté, qui a été donné à un grand nombre de lieux en France, signifiait en latin du moyen âge *forteresse*, ou littéralement *fermeté*.

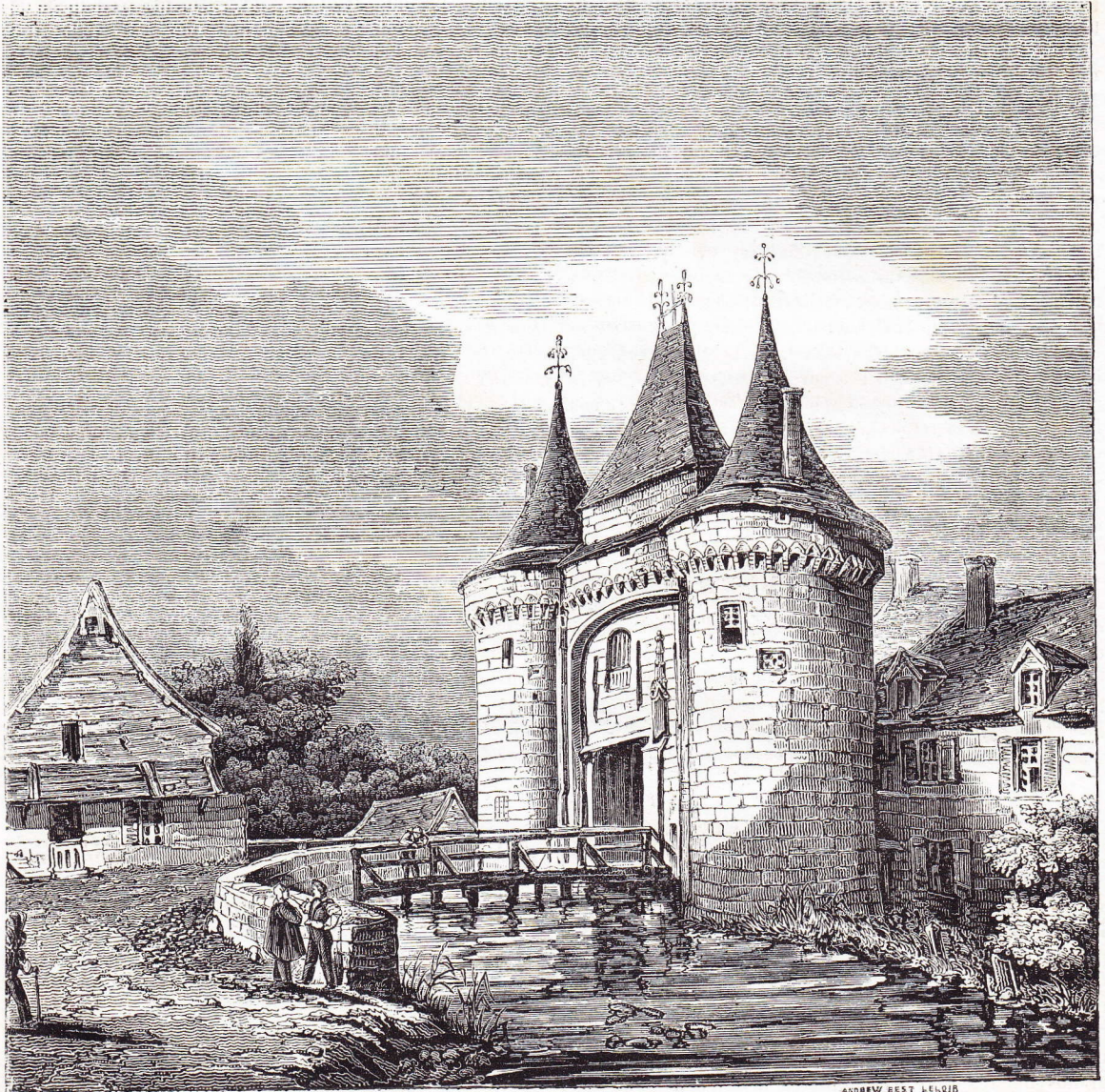
Cette ville fut de bonne heure fortifiée ; car un petit traité, imprimé au Mans en 1645, nous apprend que, vers le onzième siècle, Herbert, comte du Maine, lequel, dit l'opuscule, fut nommé *Eveille-Chien*, d'autant qu'il faisoit plusieurs exploits de guerre d'un grand matin, et réveillait les Angevins et leurs chiens, se trouvant en guerre avec un évêque du Mans, nommé dans les chroniques Duesgaudas, ce dernier, après avoir excommunié le comte, se retira dans la ville de la Ferté-Bernard, où il se fortifia. « Mais, dit le même ouvrage, le comte Herbert l'assiégea avec une forte armée de Manceaux ses subjects, et des Bretons que le comte Allain lui envoya, en sorte que l'évêque fut contraint de se rendre au comte Herbert, et s'accorder avec lui par l'entremise de Fuldebert, évêque

de Chartres, qui vint au Mans pour faire cette réconciliation.

Lors des querelles entre Philippe-Auguste et Henri II, roi d'Angleterre, au sujet du Vexin, une entrevue eut lieu à la Ferté-Bernard entre les deux compétiteurs. Le cardinal-légat, Jean d'Agnane, député par le pape Clément III, Richard comte de Poitiers, plusieurs évêques et beaucoup d'autres seigneurs, assistèrent à cette entrevue, de laquelle on attendait une pacification définitive. Mais, bien loin d'un pareil résultat, la guerre recommença plus vive qu'auparavant : Philippe Auguste prit et ravagea Nogent-le-Roi, la Ferté-Bernard où il se tint trois jours,

Montfort-le-Rotrou, le Mans, Vendôme, Tours, et toutes les places circonvoisines. Ce fut, dit-on, à la suite de ces échecs terribles que Henri II, voyant pâlir son étoile jusque là si brillante, mourut à Chinon presque en démence en 1189.

Aussi long-temps que la Normandie, la Bretagne et le Perche furent en la possession des Anglais, la Ferté-Bernard fut une place frontière, l'une des clefs de la France, et par conséquent une ville d'une haute importance. En 1424, le comte de Salisbury, général Anglais, que nos chroniques appellent Salbry ou Salaberry, prit par composition, après quatre mois de siège, la ville de la Ferté, alors



(Hôtel-de-Ville de la Ferté-Bernard, département de la Sarthe.)

gouvernée par Louis, seigneur d'Avangous, qui fut fait prisonnier; mais, en 1426, une trêve fut conclue dans la même ville entre Charles VII et le jeune roi d'Angleterre Henri VI; et par l'entremise de Châtelain, 59^e évêque du Mans, Louis d'Avangous, délivré, fut réintégré dans ses fonctions.

Les fortifications et les murs de clôture qui entouraient la ville subsistent encore aujourd'hui; l'une des deux portes de la Ferté-Bernard, située sur un plateau à son extrémité occidentale, est un monument très pittoresque. C'est une espèce de pavillon carré flanqué de deux grosses tours rondes où l'on remarque encore des meurtrières, la cou-

lisse d'une herse, et les chaînes auxquelles était attaché le pont-levis. Avant la révolution, les portes de la ville étaient fermées tous les soirs, comme cela se pratique dans les places de guerre. Ce monument, où jadis s'exerçait la juridiction, est aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville, et les tours servent de prison.

Un autre édifice remarquable que possède la Ferté-Bernard, est l'église de Notre-Dame-des-Marais, que l'on voit sur la place de la Lice. S'il faut en croire l'abbé d'Espilly, cette église fut construite vers la fin du seizième siècle; la richesse, la grandeur, la dignité de ses proportions lui donnent tous les caractères d'une cathédrale. Il y

à dans le royaume, ajoute l'auteur que nous venons de citer, plus de soixante églises cathédrales qui ne sont pas si belles.

• La Ferté-Bernard a donné le jour à Robert Garnier, poète renommé de la dernière moitié du seizième siècle.

PAYSANS NORWÉGIENS.

La Norvège formait autrefois l'un des trois royaumes scandinaves. Elle avait été peuplée par les mêmes hommes qui peuplèrent la Suède et le Danemarck; elle parlait la même langue; elle adorait les mêmes dieux. Les Norwégiens étaient alors d'intrépides navigateurs. Ce sont eux qui ont découvert les îles Shetland, les îles Féroé, l'Islande. Ils menaient une vie aventureuse, une vie de pirates, et les côtes de la mer Baltique, comme les côtes de France, ont été souvent ravagées par eux. Leurs exploits furent chantés par les scaldes; leur histoire a été écrite par Snorri

Sturleson, sous le titre de *Heimskringla*. Au quatrième siècle, la Norvège se convertit au christianisme. En 1580, elle fut réunie au Danemarck. Le congrès de Vienne l'enleva à ses anciens rois pour la joindre à la Suède. Les Norwégiens se révoltèrent d'abord contre cette mesure. Un grand nombre d'entre eux prirent les armes et déclarèrent qu'ils défendraient à tout jamais la légitimité du roi de Danemarck. Mais leur ardeur belliqueuse ne dura pas longtemps. Le prince royal de Suède les soumit après quelques légères escarmouches, et au mois d'octobre 1814, la souveraineté de la Suède fut solennellement reconnue.

Peu de pays sont aussi pittoresques, aussi curieux à parcourir que la Norvège. Elle est coupée par de hautes chaînes de montagnes, traversée par d'épaisses forêts, et les longues plaines de verdure, les lacs sillonnés par les barques du pêcheur, les baies où la mer se jette en gémissant, la plage déserte et les champs cultivés surprennent à tout instant les regards du voyageur, et varient sans cesse



(Costumes des paysans norwégiens.)

le paysage. Les habitations norwégiennes augmentent encore l'effet de cette nature étrange. Ce sont des cabanes en bois, très basses, revêtues de mousse sur les côtés, et couvertes d'un toit de gazon. L'été, c'est une charmante chose que de voir ces murailles toutes vertes, et ces toits chargés de fleurs comme des terrasses italiennes. Le pays est peu productif; quelques provinces sont même si stériles que les habitans n'ont pour toute nourriture que du poisson sec et une espèce de galette faite avec de l'écorce de pin. Cependant la Norvège n'est guère moins peuplée que les autres Etats du nord. On y compte 4 400 000 habitants. Elle est gouvernée par un vice-roi, et trois députés la représentent en Suède.

Elle a au dehors un commerce fort étendu. Sa principale richesse consiste dans ses bois de construction qu'elle envoie au loin, et dans la pêche du hareng. Les paysans exploitent encore des mines de fer et de cuivre, et vendent chaque année, pour des sommes assez considérables, du beurre, du sel, de la résine et des fourrures.

Le paysan norwégien est actif et industrieux. Toutes les habitations étant éloignées l'une de l'autre, il est obligé de pourvoir lui-même à tous ses besoins. Il construit ses bateaux, il bâtit sa cabane. Il est tout à la fois serrurier, charpentier, maçon, et l'on en voit beaucoup qui joignent à ces métiers celui de tisserand, de cordonnier, de tailleur. Les femmes les secondent avec zèle dans cette vie laborieuse: ce sont elles qui filent la laine, prennent soin de l'intérieur de la ferme, des bestiaux, et préparent le poisson.

Toutes les fatigues auxquelles le paysan norwégien est condamné, toutes les privations qu'il doit subir, ne l'empêchent pas d'être hospitalier et généreux. Les étrangers qui ont visité la Norvège parlent tous de l'accueil désintéressé qu'on leur a fait, de la franche et honnête cordialité avec laquelle on les a reçus dans la plus pauvre cabane de pêcheur comme dans la maison du riche marchand.

Ces hommes qui vivent ainsi dans des habitations isolées, dans un cercle de travaux pénibles, sont cependant éclairés et instruits. Après avoir fabriqué leurs instruments, re-